

rejette ce bébé, indifférente à ses besoins, à ses pleurs. Elle tente d'expliquer ce qu'elle ressent à son médecin et aux infirmières. Ceux-ci font la sourde oreille: une mère aime son enfant, le contraire est inconcevable. Angoissée, Jodie revient à la maison avec 'cette vieille aubergine fripée' (8) pour qui elle n'éprouve rien. C'est Matthieu qui prend en charge son frère Orlando, 'passant des heures entières à le garder, le bercer ou, tout simplement, le contempler. Il était une vraie mère, la mère que je n'étais pas' (21). Jodie est incapable de se confier à sa gardienne, ni à son mari.

Pour se consoler, elle sort souvent une petite mallette dans laquelle se trouvent de jolies petites robes anciennes et un ciseau, talisman de son enfance. David la surprend ainsi et elle voit dans ses yeux 'du chagrin, de la stupéfaction, de la colère et du désarroi, de la peur, une totale incompréhension et — pour la première fois — la conviction que j'étais folle' (20). Il l'oblige à subir une analyse après avoir qualifié son comportement de négligence, cruauté, folie, abandon, égoïsme, lâcheté, apitoiement sur soi-même. Il lui reproche son incompetence sexuelle, son apathie, son indifférence, sa haine de la virilité. Elle avait toujours détesté le mâle, et si elle réagissait comme cela, c'était parce que maintenant la famille en comptait deux de plus (26). Voilà, la cause est entendue! Le psychiatre, parfaitement mis au courant des faits par David, ne lui parle que de la détresse de son pauvre mari, de son désir de castration, et de conflits non réglés avec sa mère. Trahie par son mari qui a confié à un étranger des secrets de famille, des choses trop intimes pour être jamais discutées, Jodie se sent bafouée, violée. Elle ne pourrait plus rien lui confier, ni maintenant, ni jamais (44). Elle est pourtant persuadée d'une chose: 'en dépit de tout ce que pouvaient prétendre David et consorts, je n'étais pas folle. Malheureuse, oui, mais pas folle' (41). Mais elle pressent que son mari, la comblant d'attentions, fait tous ses efforts pour la rendre folle, dans l'attente du moment de plus en plus proche où il

pourrait la rejeter dans le néant (56). Et l'occasion lui est bientôt offerte.

Ayant retrouvé une ami de collége, Jodie va la voir et lui amène ses enfants habillés en petites filles, incapable de lui avouer la vérité. Elles passent toutes quatre de merveilleux moments ensemble. Mais après quelques visites, le futur mari de son amie prévient David que Jodie a raté le premier train et que les 'petites' semblent fatiguées. 'David, triomphant, put laisser tomber le gant de velours: il me tenait enfin' (168). Il l'attend avec une ambulance, lui arrache ses enfants, et la fait interner.

David n'a pas voulu comprendre ce que désirer une fille signifiait pour Jodie: 'd'autres choses que j'aurais pu donner à une fille et que je ne pourrais donner à un fils pour réparer les maladrotes, les absences, l'indifférence de ma mère; des choses que je portais en moi pour une petite fille. Et aussi une paire de ciseaux' (26). 'A des filles, j'aurais pu donner tant de choses; et pour commencer, tout ce que ma mère n'avait pu me donner. Tout ce que j'avais souffert dans mon enfance, j'aurais pu le leur épargner. J'aurais pu leur distiller le bonheur . . . mes filles auraient eu une enfance merveilleuse' (127). David n'a pas su voir cela dans ses yeux. Il croyait plutôt y voir la folie complète.

Le jeune couple ne s'aime plus. Ils passent leur temps à éviter de se regarder en face. Pourtant ils ont vécu une passion dévorante: 'Nous nous étions désirés, nous nous étions donnés totalement l'un à l'autre, jusqu'au jour où, à force de désirer, de donner et de prendre, il ne nous était plus rien resté à désirer, à donner et à prendre. Et c'est des tristes restes de cette passion qu'était sorti Orlando, un enfant fait sans amour, sans désir, dans une étreinte lasse et furtive . . . que nous restait-il? Plus le moindre respect l'un pour l'autre . . . et deux enfants à élever' (79).

A son amie Joy, elle avoue l'inavouable: elle aimerait quitter David mais elle est piégée, piégée entre la poussette dans l'entrée, le bébé au sein, l'anneau au doigt, le fil à la patte. Et pas

d'argent, pas d'autre but, et pas de cran. Et ce qui la retient au piège, c'est précisément tout ce dont elle devrait se libérer (146).

La seule personne qui reçoive des confidences de Jodie est Jack, un jeune homme qu'elle a rencontré à la buanderie. Elle discute tranquillement avec lui, se livrant peu à peu. Il était si drôle, si chaleureux, si curieux. 'Nous bavardions de tout et de rien, et subitement il me disait: Jodie, racontez-moi quelque chose qui vous a fait rire. Ou bien: Et le moment le plus difficile que vous ayez vécu. Ou encore: Et le moment le plus triste que vous ayez vécu?' C'est lui qui réussit à la retrouver à l'hôpital où, abrutie de tranquillisants, elle s'est retranchée dans le silence. C'est à lui qu'elle parlera quand elle sera prête.

Non Maman, non est un récit bouleversant. Jodie exprime lucidement comment l'amour maternel ne va pas de soi, surtout quand la vie à deux n'a plus aucun sens, parce que l'amour est mort, et avec lui, le désir. Elle évoque avec tendresse la merveilleuse amitié et complicité féminines. Mais elle critique aussi ouvertement la psychiatrie orthodoxe qui a vite fait de condamner à la folie la femme qui rejette son rôle. C'est une réflexion intéressante que nous proposons ici Verity Bargate.

Les Femmes et leurs maîtres en collaboration, sous la direction de Maria A. Macciocchi, Paris, janvier 1979, pp. 444, \$27.75

Christiane Bacave

Les Femmes face à une certaine vérité historique

De 1975 à 1978, quelques 300 participants réunis à l'université de Paris-Vincennes ont tenté, dans le cadre de ce séminaire, 'de placer les femmes face à la vérité historique.' Leur objectif premier était de 'poursuivre l'impalpable liberté personnelle face à la hiérarchie quotidienne.' Démarche exigeante et difficile qui nous est présentée dans ce livre et qu'il convient de partager à un moment où les pouvoirs tentent plus que jamais la récupération du féminisme.

Les thèmes proposés apparaissent en effet indispensables à une analyse politique cohérente et réaliste de la situation des femmes. Trois étapes: les fascismes historiques, les luttes actuelles et les femmes et leurs maîtres à penser marxistes et communistes. Donc, on retrouve, à partir de la trilogie fascisme/subordination/lutte des femmes, cette question fondamentale: 'la femme a-t-elle toujours été l'objet et la victime d'un fascisme ancestral?'

A la fois situation historique et vérité actuelle, le fascisme est l'exemple permettant de démontrer comment les différents pouvoirs cherchent à utiliser la matière féminine. Les intervenants refusent, au départ, toute image lisse et généralisatrice de la femme. Pour eux, la femme, avec un F majuscule, 'est une simplification rassurante ouverte à toutes les récupérations.' Dans *Les femmes et leurs maîtres* on retrouve une femme qui 'n'est pas centralité positive totale, mais contradiction désespérée et chaotique de servage et de révolte . . . comme les masses, manipulée, manipulable, manipulatrice.'

Il y a, au centre du débat, une question que les femmes se posent souvent. Pourquoi les femmes ont-elles accepté et acceptent-elles l'esclavage? Pourquoi les femmes, en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Espagne, au Portugal ont-elles accepté et encouragé, en si grand nombre, le discours fasciste? Comment comprendre ce qui s'est passé récemment au Chili?

En étudiant les fascismes historiques on se rend compte que la recette varie assez peu. Le pouvoir y a obtenu l'obéissance et l'appui des femmes en recourant à des modèles ancestraux, à cette éternelle justification d'un certain rôle social de la femme à partir de ses fonctions biologiques. Brecht écrivait que sous le régime hitlérien on faisait l'éloge de la femme comme on fait l'éloge d'une vache pour le lait qu'elle donne et sa quantité de viande. Récemment il y a eu les femmes de la droite chilienne revendiquant la

chute du gouvernement Allende. Un texte remarquable de Michèle Mattelart intitulé "*Chili, le coup d'Etat au féminin*" démontre, comment on a réussi à mobiliser en masse des femmes sans pour autant provoquer la brisure de l'image traditionnelle de la femme, et aussi comment ces femmes provoquaient l'armée "en excitant chez le soldat des réflexes machistes et l'ambition du pouvoir".

Dans "*No man's land: Réflexions sur "l'esclavage volontaire" des femmes*", Françoise Collin explique les difficultés d'un changement d'attitude: "Le propre de l'oppression des femmes, c'est qu'elle s'insinue jusqu'aux bases secrètes de leur vie physique. On comprend dès lors que, plus encore que tous les autres opprimés, les femmes pactisent avec l'oppresseur. Car dans l'état actuel des relations humaines, le détruire c'est s'arracher la moitié d'elles-mêmes".

Féminisme et marxisme, le sujet provoque bien des affrontements. Le long texte de Maria Macciocchi identifie la vision dite marxiste de la condition des femmes comme une sublimation qui a résisté et qui est, elle aussi, une aliénation théorique et pratique. La femme qui fait de la politique est 'indigeste' aussi bien pour les marxistes que pour les partis de droite. La vision de la gauche rejoint généralement celle des pouvoirs autoritaires les plus traditionnels. '... la gauche pure et dure qui regarde du haut du marxisme-léninisme ces pauvres femmes qui ne veulent plus être une contradiction secondaire et qui empêchent les meilleures théories de théoriser en rond.'

Un tour d'horizon qui inclut aussi les dangers de récupération du mouvement féministe dans des sociétés dites plus libérales. 'Le discours féministe est dans certains cas le prolongement de l'ancienne autorité s'il ne préconise pas une véritable transformation en profondeur. Le discours réformateur demeure récupérateur.'

Les auteurs dénoncent ceux qui 'théorisent en rond.' Dans *Les femmes et leurs maîtres* le débat n'est jamais inscrit dans des cadres idéologiques étroits. On reprochera

peut-être aux autres d'avoir tracé un portrait sombre d'une situation qu'ils présentent comme inévitable et sans issue. Les nombreuses interrogations, le refus des conventions politiques établies, la volonté affirmée d'une démarche constamment critique sont déjà, d'une certaine manière, une force à opposer à des pouvoirs trop présents.

L'Avortement, les évêques et les femmes, Prudence Ogino, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1978, pp. 31.

Juliette Laplante-L'Hérault
L'Avortement, les évêques et les femmes, c'est une plaquette publiée par Les Editions du Remue-ménage et signée Prudence Ogino. Sorte de Manifeste en faveur de l'avortement libre et gratuit, ce texte de 31 pages se présente sous la forme d'un témoignage.

L'auteur a 41 ans, est mariée depuis huit ans et est sans enfant. Cette absence de progéniture, elle s'en dit redevable à sa fidélité au diaphragme, mais surtout, explique-t-elle, à sa mère 'qui a eu neuf enfants en 11 ans / et des jumelles en plus (9+2=11)' (p.4). Ce qui a valu à la mère 30 années à l'Hôpital St-Michel-Archange et 'la folie douce avec pilules' (p.15) pour le reste de sa vie.

A 25 ans, au cours d'une psychothérapie, l'auteur comprit ce qui l'empêchait 'de fonctionner dans la société' (p.7). Elle alla visiter sa mère à l'hôpital, chose qu'elle n'avait faite qu'une fois auparavant, à l'âge de 13 ans et avec la famille, expérience qu'elle qualifie d'horrible. Cette visite, elle la fit donc seule. D'inquisition en inquisition, elle finit par mettre la main sur le dossier de sa mère; une longue page et demie de 8½ x 14 sans diagnostic. 'Patiente violente, refuse les médicaments. / Ne veut pas se faire 'soigner' (p.10). On avait ainsi résumé presque 20 ans d'internement. Au début des années '70, 'quand le gouvernement pour économiser à cause de l'assurance-santé a décidé de faire soigner les fous de St-Michel' (p. 12) sa mère eut droit à un traitement digne de ce nom. Les progrès furent remarquables: on la sortit de

l'hôpital pour la placer dans un foyer, les pilules remplaçant le psychiatre.

De toute évidence, la seule 'folie' de sa mère fut de refuser le 'noble' rôle des femmes de son époque. 'Les femmes / ne sont pas nées / pour se soumettre' (p.17), écrivait-elle en première page de son carnet de notes. Cette phrase écrite pendant sa période de traitement, l'auteur la reçoit comme une sorte d'héritage qu'elle se doit d'assumer. Par une série de tractations conscientes et inconscientes, l'image de la femme multipare et mutilée opère dans un premier temps les mêmes fonctions que le diaphragme. La contradiction inhérente à l'image que forme ce curieux alliage donne ensuite lieu à une brève confrontation des époques. Le diaphragme devient le vengeur de ces ventres meurtris. Finalement, dans une volonté farouche de dénoncer l'impuissance à la-quelle les femmes sont acculées dans la maîtrise de leur corps, les époques se confondent à nouveau pour mieux s'épauler dans le combat sans compromis que se veut la lutte pour l'avortement libre et gratuit.

Revendiquer le droit à l'avortement par le biais de ce témoignage et de l'étrange syllogisme qui en découle présentait certains risques. Il n'est pas dit que l'avortement soit une réponse appropriée aux injustices faites à nos mères. L'auteur a su éviter ce piège. En moins de vingt pages, par une série de flash et de bonds, dans un texte qui prend tantôt la forme du vers libre, tantôt la rapidité d'une formule mathématique, elle parvient, sinon à convaincre, du moins à faire sentir sa propre logique.

La seule véritable fausse note de ce livre, c'est la joyeuse parodie qui nous est offerte en guise d'épilogue. Par une série de jeux de mots pas toujours réussis, l'auteur met en scène un évêque enceinte qui doit attendre le bon vouloir d'un comité thérapeutique pour se faire avorter. Evidemment il accouchera! Ce court texte, signé Chu-Pasnée Fucké, ne concorde pas avec la qualité de ce qui précède. Son ton burlesque risque même d'en diminuer l'impact.

De L'Autre Côté de la maternité, Viviane Berthommier, Annie Ferrey-Martin, Catherine Wolf, éditeur François Maspero, Paris, 'Cahiers Libres,' 1974, pp. 195.

Juliette Laplante-L'Hérault

Résultat d'une enquête menée à Grenoble en 1972 et 1973 par Viviane Berthommier, Annie Ferrey-Martin et Catherine Wolf, *De L'Autre Côté de la maternité* veut, par le truchement des témoignages recueillis, rendre compte de la maternité telle que vécue par des femmes d'âges et de milieux sociaux différents. Pour assurer une certaine diversité de points de vue tout en évitant l'éparpillement, on s'en est tenu à vingt témoignages. D'abord transcrits mot à mot, les entretiens ont ensuite été retouchés de façon à en rendre la lecture plus facile. C'est donc une série de témoignages qui nous sont proposés plutôt qu'une enquête classique où les questions et la grille d'interview distraient constamment de l'intérêt des propos. Les auteurs se contentent de présenter les témoignages et réservent pour la fin, une analyse succincte.

La plupart des femmes interrogées habitent les grands ensembles. D'où la récurrence de certains thèmes: solitude, problèmes financiers, épuisement. Réalités que vivent peut-être avec plus d'acuité ces femmes, mais qui ne leur sont pas exclusives. Plus on avance dans notre lecture, plus on est amené à convenir de l'étrange similitude de leurs réactions face au vécu de la maternité. Et pourtant, chaque témoignage rend compte d'une expérience que le milieu de vie, le conjoint, le ou les enfants particularisent. Qu'il s'agisse de Gisèle qui doit interrompre ses études à cause d'une grossesse mal programmée ou de Françoise, médecin aux prises avec des problèmes de garderie, leurs propos, loin de contribuer à enrichir le vieux et toujours actuel mythe de la maternité, font ressortir toutes les implications et les difficultés qu'amène l'arrivée des enfants. Les lendemains d'un accouchement mal vécu, les problèmes de contraception,